

L'art inuit au féminin

Michel Noël

Volume 34, Number 137, December–Winter 1989

L'art des autochtones du Québec

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/53792ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Noël, M. (1989). L'art inuit au féminin. *Vie des arts*, 34(137), 36–41.

L'ART INUIT AU FÉMININ

Michel Noël



IVIGARK

Il existe, des formes d'art inuit exclusivement féminines. Elles trouvent leur explication dans le partage traditionnel de tâches complémentaires qu'hommes et femmes devaient jadis accomplir rigoureusement pour assurer le confort, parfois même la survie de la famille et du clan.

Bien sûr, les femmes ont, de tout temps, été les grandes et seules expertes de la couture, de la mode, des broderies, du perlage, du travail de la peau et du cuir. On reconnaît aussi leur talent et leur sens artistique dans des murales contemporaines qui sont des mosaïques de fourrure ou de molleton. Elles excellent également dans le dessin et l'estampe.

Grâce à des techniques sophistiquées de couture et d'assemblage et à des connaissances poussées des matériaux qu'elles tirent essentiellement de leur environnement, les femmes inuit ont, en outre, créé et perfectionné une garde-robe remarquable, haute en couleur, parfaitement adaptée à la vie exigeante et changeante d'un désert glacial. Une garde-robe inégalée par les autres peuples du globe.

Le génie d'un peuple

L'être humain s'est, dans une certaine mesure, adapté à la vie arctique. Mais son génie s'est surtout manifesté dans la création de vêtements d'une rare perfection, toujours à la mode, souvent richement décorés pour plaire à l'œil et aux esprits des animaux convoités à la chasse. Sans ces vêtements à toute épreuve, la vie aurait été tout simplement impensable en milieu nordique.

C'est cet impressionnant bagage d'ingéniosité, de créativité, de débrouillardise, de sens du beau et de l'équilibre, et aussi de l'infiniment pratique, que les femmes inuit mettent aujourd'hui à profit dans des créations contemporaines. On rapporte qu'à la suite d'un simple coup d'œil, elles peuvent habiller un Inuk, peu importe son âge ou son sexe, de la pointe de ses kamik au pompon de son anorak.

La Vannerie

Les femmes du Nunavik font leur marque dans un autre domaine de la création artistique. Elles tressent des paniers en élyme des sables. Elles créent, en agençant ces foins courts et minces, de magnifiques paniers aux formes arrondies, décorés de motifs géométriques, floraux ou animaliers. Elles les ornent d'une poignée sculptée dans la pierre, l'ivoire, l'andouiller ou l'os.



Sarah Nastapoka (Inukjuak)
Le grand panier de Sarah.
Stéatite et élyme.

Les quelques artisanes en vannerie, une douzaine de femmes tout au plus, selon M. Serge Bédikian, de la Fédération des Coopératives du Nouveau-Québec, vivent à Kujjuarapik, à Inukjuak, à Povungnituk. Cette forme d'art, pour ce qui a trait au Québec, ne se retrouve que sur la côte orientale de la baie d'Hudson. Cette concentration s'explique par le fait que la matière première indispensable, l'élyme, y pousse en abondance sur les dunes et les plages sablonneuses qui longent l'océan.

Quelle est l'origine de cet art? Depuis quand les femmes le pratiquent-elles? Les recherches archéologiques encore timides dans la toundra, l'analyse systématique de photographies anciennes, le dépouillement de documents ethnographiques n'ont pour l'instant rien livré de concluant à ce sujet. Plusieurs informatrices croient que cette technique, pourtant ancienne comme le monde, proviendrait d'une influence récente des Inuit de l'Alaska. Les Inuit du Pacifique vivent sous un climat relativement plus clément, leurs étés sont plus longs, leur vie plus facile, ... et on y tresse des paniers depuis la nuit des temps.

Une artisane nous confie: «Notre vie de nomades était trop exigeante pour que ces paniers, pourtant robustes, aient été utilisés. Les seaux en peau de phoque étaient moins encombrants, plus durables, faciles et rapides à confectionner, à entreposer, à transporter.» L'utilisation de ces végétaux ne leur est pas étrangère. Les femmes nous ont raconté qu'elles se souvenaient

avoir utilisé ces fibres lorsque, plus jeunes, elles vivaient encore selon un mode de vie traditionnel. Les foins servaient à bourrer la paillasse qui recouvrait la plate-forme servant de lit communautaire dans l'igloo. Par temps de grand froid, les chasseurs fourraient leurs kamik de queues de renards arctiques et d'élyme. Ces végétaux ont une propriété isolante exceptionnelle.

Une artisane nous a confié qu'elle enseigne cette technique à sa petite-fille et qu'elle-même a appris à tresser de sa tante. Aujourd'hui, elle produit, bon an mal an, une dizaine de paniers. C'est une des rares artisanes professionnelles, au sens où on l'entend généralement. Elle y consacre tout son temps libre. Elle est veuve, grand-mère, et s'occupe parfois de ses petits-enfants. La plupart des artisanes partagent leur temps entre un travail plus rémunérateur à la coopérative ou à l'école et aux expéditions de chasse ou de pêche en famille.

Cette artisane ajoute que c'est probablement un homme blanc, un *Kabluna*, qui a incité les femmes à tresser des paniers. Le même qui a encouragé les chasseurs, au début des années cinquante, à sculpter la pierre dans sa forme actuelle et à la commercialiser par l'entremise de coopératives dont ils seraient propriétaires. Elle fait allusion ici à James Houston, qui visita Inukjuak, en 1948 et au cours des années suivantes. Ce fait est corroboré par Mme Virginia Watt, une des spécialistes la plus respectée dans le domaine de l'art inuit du Canada, et qui dirige la Guilde des Métiers d'Art, rue Peel, à Montréal.

Cette vénérable institution possède, grâce à la clairvoyance de Mme Watt, une très belle et unique collection de paniers anciens et récents du Nord québécois.

La légende

Une artisane nous a aussi raconté la très belle histoire suivante, tirée de la tradition orale.

Un enfant aveugle accompagnait toujours sa mère, ses sœurs et ses tantes à la pêche. Pour l'occuper, elles lui donnaient des herbes séchées qu'elles cueillaient sur le bord de l'eau. Le jeune garçon s'en réjouissait. Il aimait la texture rude de ces végétaux et leur odeur de foin séché et fraîchement coupé. Le garçon s'amusait des heures durant à les sentir, les trier, les croiser, les rouler, les assembler, les froisser. C'était devenu pour lui un jeu.

L'enfant développa, une très grande habileté. De jour en jour, ses doigts agiles inventaient des formes, des assemblages, des petits contenants. Les femmes, intriguées par sa magie, le re-

gardaient faire. Elles furent vite impressionnées. A force d'observer l'aveugle et de l'imiter, souvent en lui demandant conseil, elles apprirent à leur tour les techniques du tressage aux doigts.

Depuis ce temps, les femmes maîtrisent l'art de la fabrication des paniers en élyme des sables.

Tresser un panier représente un travail minutieux qui exige de la patience, de l'habileté, de la concentration, le sens des proportions et de l'équilibre, la maîtrise parfaite des techniques. La vannerie est une forme d'art récente chez les Inuit du Nord québécois. C'est grâce au sens artistique et à l'amour du travail méticuleux et bien fait des femmes inuit que leurs paniers ont atteint, en si peu de temps, un haut niveau de perfection. L'agencement doux et régulier des spires, l'équilibre et l'harmonie des formes ovales et sensuelles, l'originalité et la chaleur de la poignée sculptée, la symétrie des motifs décoratifs noirs, discrets et parfaitement intégrés à l'ensemble, la texture un peu rugueuse, la couleur paille, l'odeur du foin séché font que l'on aime regarder, toucher et même sentir ces œuvres d'art créées par les femmes inuit de la toundra québécoise.

INOUYAK

Jouer à la poupée

«Aussi longtemps que je me souviens, les jeunes filles inuit jouaient avec des poupées.» C'est ce que nous dit M. Peter Murdoch, de la Fédération des Coopératives du Nouveau-Québec. Il a vécu de nombreuses années en milieu nordique et connaît à fond toutes les facettes de la culture du peuple inuit.

Ce témoignage de première ligne est d'ailleurs corroboré par de nombreuses femmes inuit qui se rappellent avoir joué avec des poupées dans leur plus tendre enfance. Ces dernières étaient fabriquées par leur mère ou les fillettes les bricolaient elles-mêmes avec des matériaux de récupération. Elles habillaient de retailles de peaux diverses une pierre, un morceau de bois flotté, un bout d'andouiller qui avaient à leurs yeux une vague ressemblance avec le corps humain. Leur imagination fertile inventait le reste. D'ailleurs, ces poupées s'appellent en inuktitut: «inouyak», mot qui se traduit par «ce qui ressemble à l'humain.»

Un prétexte à l'apprentissage

Les parents, particulièrement la mère, participaient souvent à la confection des inouyak. Si le garçon était destiné à devenir un chasseur et devait nécessairement apprendre tôt à se confectionner des outils et des armes de chasse, la



Jeannie Snowball, (Kuujjuak)
Une Mère et son enfant, 1978.
Rat musqué, peaux de phoque et de caribou,
fil et perles; 27 x 17 x 8,5 cm.

jeune fille, de son côté, devait maîtriser l'art de confectionner des vêtements. La poupée devenait matériel pédagogique; un prétexte que la mère ou la grand-mère utilisait pour initier l'enfant à son futur rôle de couturière.

Les vêtements jouets étaient en tout point identiques à la garde-robe des adultes et ils habillaient toute une variété d'inouyak (homme, femme et enfant), en tenant compte des activités et de la saison.

Si la famille était à l'aise et si le père en avait le temps, celui-ci sculptait la tête du personnage dans la pierre ou l'andouiller. Des femmes nous ont confié que ces poupées étaient précieuses et qu'elles en prenaient un soin jaloux. Elles construisaient de petites tentes ou traçaient des cercles en pierre dans lesquels elles déposaient leur jouet.

L'art de la miniature

Les artistes inuit sont de grands maîtres de la miniaturisation. Et cela ne date pas d'hier. Ils ont appris, il y a très longtemps, à façonner de petits outils en pierre ou en ivoire. Les archéologues ont nommé cette période La Tradition des petits outils de l'Arctique. Certaines pointes de flèche en ivoire ont été fabriquées avec une telle maîtrise et une telle élégance qu'elles sont d'une grande beauté et représentent pour plusieurs, de véritables œuvres d'art. Elles sont beaucoup plus impressionnantes que bon nombre de nos monuments ou de nos œuvres monumentales.

Nécessité oblige! Un peuple qui nomadise sur un territoire aussi vaste, dans des conditions de vie plus souvent qu'autrement précaires, ne peut se permettre de s'embarrasser de grosses pièces.

La miniature exige une grande dextérité et présente des avantages: économie d'espace, de poids et de matière première. A titre d'exemple, notons qu'aujourd'hui quelques plumes suffisent à recréer un costume qui, à l'époque, était entièrement fait de peaux de huards. Dans le contexte actuel, il serait impensable d'en confectionner un, grandeur nature.

Les impératifs de la demande

C'est l'intérêt manifesté par des amateurs d'art et des collectionneurs qui a incité les femmes inuit à adapter leurs inouyak aux besoins du marché. Elles y ont apporté sans hésiter des transformations majeures mais toujours de bon goût. Ce ne sont plus des jouets mais des figurines destinées à la vente. Elles illustrent souvent des scènes de la vie

quotidienne: les campements, la chasse, la pêche, la préparation des peaux. Parfois, elles s'inspirent de légendes, d'aventures ou d'anecdotes, comme c'est le cas pour la pièce intitulée: *Kautyayuk*.

En un sens, ces figurines s'apparentent aux sculptures sur stéatite ou aux dessins et aux estampes. Elles constituent un alliage savant de matériaux, de formes et de techniques.

L'authenticité avant tout

Ce qui caractérise les inouyak demeure, dans tous les cas, le grand souci d'authenticité manifesté par l'auteure, non seulement dans les outils et les vêtements mais dans les gestes, les expressions, les postures. Tous les détails sont minutieusement représentés, rigoureusement authentiques. Plusieurs artistes consultent les aînés et leur demandent leur avis avant de considérer leur œuvre comme terminée. En fait, les figurines sont des maquettes à échelle réduite d'une grande véracité et elles représentent des activités tradition-



Pasha Baron, (Kangiqualuujuaq)
La Coupe de la viande de phoque congelé, 1979.
Peau de phoque, rat musqué, peau de caribou
et cuir; 27 x 20,5 x 17,5 cm.



Arpiq Alayco
Les Fabricants de Kayak.
 Molleton, feutrine, nylon et fil.
 (Photo Pierre Soulard).

nelles ou contemporaines du peuple inuit.

L'influence de l'environnement

Les matériaux utilisés varient. Ce sont ceux qui sont disponibles aux alentours. Ils permettent souvent d'identifier d'un premier coup d'œil la provenance de la pièce.

A Inukjuak, sur la côte est de la baie d'Hudson, la stéatite est abondante, l'élyme pousse sur les plages sablonneuses. C'est un lieu réputé de sculpture et de vannerie. Par conséquent, les inouyak présentent des têtes expressives, finement ciselées dans la pierre. Les personnages sont habillés de peaux de phoque et de caribou et montés sur une base tressée en élyme.

A Kangiqsualujjuaq, sur la côte est de la baie d'Ungava, la stéatite est absente ainsi que l'élyme. On y trouve cependant le troupeau de caribous le plus imposant au monde. Des centaines de milliers de têtes. Chaque année, mâles et femelles perdent leurs andouillers, et c'est dans cette matière première que les artistes manifestent leur créativité. Les inouyak originaux sont souvent des montages complexes; l'andouiller servant de support à la sculpture. L'inouyak, *La Femme au seuil*, illustre bien cette ingénieuse utilisation de la

matière première et de l'espace. Elle est l'œuvre de Sarah Pasha Annanack, de Kangiqsualujjuaq.

Les inouyak sont des figurines qui, encore hier, étaient considérées comme des objets appartenant au domaine de la culture matérielle traditionnelle du peuple inuit. En quelques années, les artistes ont réussi le tour de force d'en faire des œuvres d'art d'une grande beauté.

AKINAMIOTAK

Ce qui va sur le mur

Bien sûr! Il n'y avait pas de murales suspendues aux murs de l'igloo en blocs de neige ou de la tente conique en peaux de phoques. Les murales que les femmes inuit créent en appliquant sur une pièce de molleton des motifs découpés dans la feutrine sont des créations récentes. Elles datent tout au plus de quinze ans. L'histoire des murales est donc bien connue et documentée. Au Québec, la première pièce a été produite par Mme Kipitak Arnaïtuk, en 1975, à Kangiqsujuaq, sur la côte ouest de la baie d'Ungava.

Une technique ancienne servie à la moderne

Il ne faudrait pas croire, pour autant, que la technique que les artisanes utilisent soit complètement dénuée de racines. Au contraire! À l'origine, les couturières décoraient de bas-reliefs la partie inférieure des larges parkas en peau. Les artisanes expertes découpaient deux motifs, en tout point identiques, dans les nuances de la fourrure. Puis, elles intervertissaient les décalques. Les dessins se détachaient par contraste: poils foncés sur poils gris.

Les motifs traditionnels qui ornaient les vêtements sont souvent ceux qui figurent maintenant sur les murales en tissu. Les couturières inuit ont sans contredit de la suite dans les idées... Sur les murales, elles racontent, chacune à leur façon, une histoire de chasse, une légende, un voyage, un fait marquant de l'histoire, un geste héroïque ou une catastrophe.

C'est toujours la même piqure fine, serrée, invisible, qui fixe les décalques. Le point minutieux qu'elles utilisaient pour confectionner les vêtements chauds et imperméables d'antan. La continuité est évidente non seulement dans les techniques de découpage, d'assemblage ou dans l'imagerie riche et variée mais aussi dans les déroutants contrastes des couleurs vives, à l'image de ceux de leur artisanat perlier ou de

leurs broderies anciennes; dans une utilisation surprenante de l'espace où les dessins symétriques, souvent en ribambelle ou en banderole, parfois abstraits, encadrent les éléments importants situés en gros plan au centre de la pièce. Cette façon de faire n'est pas sans rappeler l'estampe inuit. Il y a des affinités certaines entre le dessin, la gravure et la murale. Ce sont les femmes qui excellent dans l'un ou l'autre ou même dans les trois formes d'art.

A l'atelier de gravure de Povungnituk, ce sont presque exclusivement les femmes qui impriment. Elles y travaillent en permanence et participent pleinement à la création des estampes. Le travail est délicat. Elles ont l'œil, le doigté, la précision, le sens des couleurs pour les encrages, ... Les dessins des murales s'apparentent à ceux qui étaient gravés dans l'ivoire de morse des outils anciens: couteau, ulu, grattoir. Les femmes gravaient-elles aussi l'ivoire?

Kangiqsujuak

Au Québec nordique, une seule communauté produit des murales. A Kangiqsujuak, une trentaine de femmes y consacrent beaucoup de temps et d'énergie. Elles aiment à se réunir pour travailler, surtout à l'occasion d'un cours de perfectionnement où elles peuvent échanger des idées, mais elles doivent souvent travailler seules à la maison. S'il y a, en milieu nordique, des espaces infinis, ... il y a, par ailleurs, un manque flagrant de lieux appropriés pour des rencontres de groupes. Les locaux sont rares, sinon inexistantes, toujours exigus.

Les femmes se procurent leur matériel (molleton noir, feutrine et biais aux couleurs vives) à la coopérative locale qui se remboursera lorsque la pièce sera terminée. Le gérant, Lucassie Nappakuk, toujours en contact avec le marché, harmonise la production et la demande.

Des œuvres personnalisées

Chaque artiste a sa façon de faire, son style, ses couleurs et ses thèmes préférés. Règle générale, elle puise son inspiration dans la tradition orale. Une fois le sujet choisi, l'artiste découpe ses dessins. Puis, elle étend son molleton et joue avec ses images jusqu'à ce qu'elle soit satisfaite de la trame de l'histoire, des contrastes, de l'harmonie. Enfin, elle les coud.

Un art reconnu

La beauté et l'originalité des murales des femmes inuit ont vite été recon-



nues, et les œuvres sont appréciées des connaisseurs. Elles occupent des places de choix dans les grands musées canadiens et étrangers. Des galeries prestigieuses à Montréal, à Winnipeg, à Toronto, à Québec, les présentent et organisent des expositions d'artistes professionnels.

La récente exposition Tundra Taïga, présentée, en 1988-1989, au Musée de la Civilisation, à Québec, comprenait de magnifiques murales qui ont suscité l'intérêt et l'admiration des visiteurs. Ces œuvres illustrent les changements vécus par les Inuit du Nord québécois au cours des dernières années, à la maison, à l'école, dans les moyens de transport, etc.

Les murales témoignent de l'ingéniosité des femmes inuit. Dans un monde en mutation, ces artistes ont su se ressourcer et puiser leur inspiration à la racine même de leur culture et de leur identité, pour créer des œuvres contemporaines d'une grande beauté.

D'ascendance amérindienne, Michel Noël est directeur de la Direction du Nouveau-Québec et du Service aux autochtones au Ministère des Affaires culturelles du Québec. Ethnologue et écrivain, il a publié plusieurs ouvrages documentaires sur les cultures des peuples autochtones.

Lukassie Tookalak
Carte de Povungnituk.
(Photo Pierre Soulard).